

LE MARIAGE TRADITIONNEL (KONON) AU GANTIÈDOUGOU¹: SENS ET MODALITÉS D'UNE EXPRESSION SOCIOCULTURELLE

TRADITIONAL MARRIAGE IN GANTIÈDOUGOU: VALUES AND MODALITIES OF A SOCIO-CULTURAL EXPRESSION

Amadou Zan TRAORÉ

École Doctorale-DESSLA-Kabala, Mali

alzattr@gmail.com

&

Nassoum Yacine TRAORÉ

École Doctorale-DESSLA-Kabala, Mali

nassoumyacine20@gmail.com

Résumé : Les sociétés endogènes Ouest africaines se caractérisent par des institutions socioculturelles structurantes. Parmi celles-ci, le mariage et ses arcanes demeurent un pilier de la vie et un gage de la continuité par l'humanisme de la fécondité. Au Gantièdougou, le mariage dans le respect des canaux spécifiques se singularise par sa manifestation ancestrale. Vu son importance, il a toujours des préalables et des modalités séculaires. La future épouse est fiancée selon les réalités sociohistoriques par les familles demandeuses. Quelques années plus tard, à la demande de la famille de l'époux, son mariage est célébré lors d'une festivité codifiée qui dure deux jours. Nouvellement, suite à la poussée des religions révélées et à la modernité et ses sirènes, l'institution du mariage traditionnel au Gantièdougou s'hybride. L'objectif de cette étude est de l'analyser entre traditions et modernité avec des investigations qualitatives.

Mots clés : enseignements, Gantièdougou, mariage, modernité, traditions

Abstract : West African endogenous societies are characterized by structuring socio-cultural institutions. Among those ones, marriage and its arcanes remain a pillar of life and a guarantee of continuity via the humanism of the fertility. In Gantièdougou, marriage in compliance with specific channels, is singularized by its ancestral manifestation. Because of its importance, it has always some preliminaries and ancient modalities. The future wife is engaged according to socio-cultural realities by suitors' families. A few years later, after the request of the suitor's family, her marriage is celebrated during a codified festivity which lasts for two days. Recently, due to the growing of revealed religions and modernity and its sirens, the institution of the traditional marriage in Gantièdougou is hybridizing. The purpose of this study is to analyze it between traditions and modernity with qualitative investigations.

Keywords: teaching, Gantièdougou, marriage, modernity, traditions

¹Aire culturelle de la troisième région administrative du Mali (Sikasso), elle est située entre le Kènèdougou et le Ganadougou. Sa désignation est l'adjonction de deux termes Gantiè : frontière, dougou : village, espace.

Introduction

L'Ouest Afrique est un espace socio-culturelle profondément structurée. Les différentes confréries et expressions culturelles endémiques corroborent cette façon de vivre et de concevoir le monde. Parallèlement à cette mosaïque de spécificités, le mariage traditionnel et son humanisme sont des aspects structurants. À travers ses manifestations qui varient d'une communauté à une autre, ils dessinent les contours de l'architecture de la continuité, de la survie et de la démographie. Traditionnellement, se marier est une étape cruciale de la vie de l'Homme. À ce titre, il est une construction sociale collective au Gantièdougou. Il est une vaste aire culturelle du Mali (région de Sikasso) qui se trouve à l'Ouest de Kènèdougou S. SANOKO (2010). Il s'agit d'une zone agro-pastorale, notamment peuplée de Bamanan, de Peul, de Malinké. Elle bénéficie d'une géographie et d'une pluviosité généreuse. Dans cette société traditionnelle patri-lignagère, toutes les activités humaines sont structurées selon une organisation gérontocratique. Le choix de l'épouse, selon les traditions locales, détermine à la fois la réussite ou l'échec du futur conjoint et de ses progénitures. À ce titre, anciennement, sur ce terroir, un homme ne choisit pas sa future conjointe pour le premier mariage. En son nom et à sa place, sa famille s'en occupe avec rigueur et fidélité à la philosophie des Anciens.

Au Gantièdougou, le mariage est une institution socio-culturelle complexe. Il réunit deux familles, deux villages, deux clans ou deux communautés voisines et/ou alliées. Le choix d'une épouse est une pratique qui échoit aux expérimentés, initiés des représentations imagières mentales et corporelles traditionnelles. Les familles, dans le besoin, s'informent de village à village afin d'avoir une épouse respectant les canaux culturels. Dès lors qu'une famille est détectée, la demande de la main est formulée par la famille du jeune mari. Généralement, vu l'habilitation socioculturelle du mariage, la famille de la jeune fille peut accéder à la demande ou non. D'abord, les formalités d'usage sont remplies en partie. Ce sont les fiançailles (*maminéli*). La jeune femme est conduite les mois suivants dans la famille de son futur époux : *musota*. Elle fait une semaine et regagne après son village. Elle revient quelques mois après, le lendemain de ce retour, une réunion familiale a lieu dans le vestibule familial pour désigner son époux (*di ce ma*). À l'issue de cette entrevue, la marraine (mère, *denba*) de la famille est chargée d'informer la fiancée du prénom de son époux. Après ont lieu les démarches nécessaires à la finalisation du processus par les cadeaux fréquents à la fiancée : *furu sira taama*² et les causeries nocturnes circonstanciées : *musomasiw*³.

Ensuite, selon les besoins, la famille de l'époux demande l'autorisation aux parents de la fiancée pour qu'elle vienne leur prêter mains fortes pendant l'hivernage.

²Littéralement marcher sur le chemin du mariage, consiste à apporter constamment, par plusieurs canaux, à la mariée des cadeaux tels que des habits, des chaussures, des colliers...

³ Est une pratique culturelle qui consiste à venir passer de façon ponctuelle des nuits avec la fiancée dans son village mais chez l'hôte (*jatigi*) de l'époux.

Après les récoltes, elle regagne son village paternel gratifiée de sacs de céréales. Enfin, selon les vœux de la famille de son conjoint, son mariage est solennellement célébré pendant deux jours dans le village de son époux. Au cours de ces festivités, les différentes performances sont ponctuées de proverbes et de chansons. Ces genres oraux participent pleinement au didactisme du mariage traditionnel et à la magnificence de la femme par le mariage au Gantièdougou. Ils permettent à l'épouse d'imiter, de s'inspirer de sa mère et de ses ancêtres, à mieux s'approprier les ressources nécessaires afin de faire face au sacerdoce conjugal.

Nouvellement, à la faveur des ouvertures multiformes, ce type de mariage traditionnel du Gantièdougou connaît de profondes mutations. Avec l'avènement de l'Islam, du Christianisme et des médias, les jeunes filles comme garçons se reconnaissent de moins en moins dans cette institution séculaire. Conséquemment, d'autres types d'union matrimoniale par consentement mutuel, hérités de l'Occident, ont leur assentiment. L'objectif de cette contribution est d'analyser le mariage traditionnel du Gantièdougou entre traditions et modernité. Sa problématique questionne l'institution du mariage et ses mutations. L'évolution des modes de vie nécessite une évolution du mariage et ses arcanes d'un côté, par ailleurs, le recul de certaines pratiques ancestrales. Cette étude analyse, avec les investigations qualitatives, le mariage traditionnel du Gantièdougou d'hier à nos jours.

1. Le mariage traditionnel au Gantièdougou: modalités et enseignements

Au Gantièdougou, le mariage relève du domaine exclusif des patriarches. Il constitue sur cet espace géographique une institution spécifique qui couronne autant l'homme que la femme. Il leur permet de mieux s'insérer dans le moule de la socialisation progressive et délicate. Avoir une épouse ou un époux demeure une marque distinctive et d'estime. Cela demeure aussi une façon de perpétuer les valeurs socioculturelles. Le mariage, des traditions aux religions révélées, représente une pratique anoblissante. Si socioculturellement, il donne à l'homme comme à la femme un gage de stabilité, de sérénité et d'humanisme, il doit se faire aussi par des canaux dédiés. Un homme sans épouse n'a pas droit au chapitre dans le vestibule et aux activités socioculturelles saillantes. Aussi, faut-il préciser, dans l'Islam, il est fortement conseillé si l'on ne peut pas s'abstenir (Nissaâ, sourate 4, verset 1). De même, dans le Christianisme, le mariage est sacré. Il donne irréversiblement un sens à la vie du chrétien (Genèse 2 :24). Le mariage accentue la socialisation et renforce le vivre ensemble.

Dans cette symphonie universelle de l'union matrimoniale, le Gantièdougou se singularise avec son mariage traditionnel. D'origine divine et universellement sacré, le mariage et ses manifestations font à la fois les diversités et les convergences des différentes communautés. Cet état de fait explique sa fragilité, son aura, sa délicatesse,

son enracinement mais aussi son humanisme. Le mariage sous-tend la vie. Les deux étant toujours liés culturellement et religieusement, font du premier un sacre social au Gantièdougou. La recherche d'épouse pour un fils est une attribution bien-pensante du chef de famille au Gantièdougou. Elle permet, tout en continuant les quêtes multiples, de songer à la pérennité d'une famille, d'une communauté. Symbole de la vitalité d'un groupe, le mariage est un creuset de réalités et d'enseignements qui évolue d'une société à une autre. Ses célébrations forment la symphonie de la diversité nourricière qui fait la beauté du monde. Le mariage, de tout temps, reste une construction complexe, un vécu singulier à sauvegarder et à vulgariser. Il fait presque partie des invariants de l'identité. Son cheminement renouvelé est le garant de la pérennité des valeurs socioculturelles.

Au Gantièdougou, épouser une femme, c'est obéir aux codes d'habilitation socioculturelle des Anciens. Traditionnellement, la femme constitue le cœur du mécanisme socioculturel. Il y a un foisonnement d'expressions culturelles exclusivement féminines telles que le *didadi*, les balafons, le *cicaara* et autres percussions. Avec ardeur, intensité et bienveillance, la femme mariée, selon les canaux traditionnels, demeure le rempart, la boussole du *denbe* (dignité) et la sentinelle de la famille et de la société. Au gré de ses menées, elle se construit avec labeur et cohérence pour le bonheur collectif. Ce respect des codifications fait qu'au Gantièdougou, il y a une tradition apologétique de la femme dont le mariage reste le terreau. Entre respect, domination et consentement tacite, le mariage au Gantièdougou constitue une institution qui perpétue la vie à bien des égards.

À la suite de l'expression du besoin d'une épouse d'un membre de la famille, le chef, à travers son démarcheur matrimonial, commence son repérage. Sur conseils des voisins et géomanciens, ils cherchent ensemble la fille apte et digne d'être une des épouses de leur famille. Avec ce repérage, l'étoile⁴ de la fille est analysée. Le démarcheur matrimonial, généralement un forgeron, vient demander la main de la jeune fille repérée. À l'issue du repérage de la fille répondant aux canaux, la famille dans le besoin consulte les devins et autres cercles des connaissances ésotériques. Sur leurs conseils avisés, la main de la fille repérée est demandée à ses parents. Pour la circonstance, le démarcheur matrimonial est muni de la noix de cola (dénommé *tugosiworo /cola de la demande*).

En second lieu, son accueil chaleureux et les salutations d'usage, le visiteur décline la raison de sa présence. Surprise mais honorée et égayée, la famille de la jeune fille demande un temps de réflexion. Il est mis à profit pour mieux analyser la demande en passant au peigne fin, les réalités sociohistoriques de la famille demandeuse. Quelques semaines plus tard, le démarcheur matrimonial revient sur ses pas. Muni comme toujours de cola (appelées *mamineli woro /cola des fiançailles*), il vient formaliser la demande en mariage. La famille de la jeune fille, après les informations

⁴ En ce lieu, l'image de l'Homme est d'une représentation mentale et corporelle.

glanées à la suite de leur enquête, peut accéder à la demande ou la refuser si elle tranche avec leur *denbe* (dignité). Au cas où la demande serait agréée, les formalités et la dot sont réglées ultérieurement.

Satisfait, le démarcheur matrimonial rentre au village. Il fait aussitôt le compte rendu à la famille du jeune homme. La famille demandeuse consulte à nouveau les géomanciens pour choisir le jour propice pour aller chercher la fiancée. Ce jour choisi et les sacrifices conseillés consentis, le chef de famille envoie le démarcheur matrimonial et ses compagnons chercher la fiancée. À leur arrivée dans le village de la fiancée, ils sont accueillis par leurs hôtes (*jatigiw*) et sont ensuite conduits dans le vestibule de la famille de la fiancée. Munis de sept à dix colas, ils viennent chercher la fiancée (*musota*) pour la désignation officielle de son époux (*di ce ma*). À vélo ou en charrette, nouvellement avec des motos de fabrication chinoise, ils retournent sur leurs pas avec la fiancée.

À leur arrivée, le lendemain a lieu une réunion dans le vestibule familial. Entre-temps, la fiancée passe la nuit dans la maison et sous la protection d'une dame âgée (*denba* marraine) qui veille jalousement sur elle. Après le déjeuner, les hommes se réunissent dans le vestibule. La marraine quant à elle, est conviée à la réunion. Mais elle n'a pas accès à l'intérieur du vestibule. Assise sur un escabeau à la porte qui s'ouvre sur la cour intérieure, elle assiste à distance à la réunion. Cette entrevue familiale vise à désigner l'époux parmi les célibataires de la famille ou même les mariés à l'unanimité. En conséquence, la marraine est chargée d'informer son hôte du prénom de l'homme à qui elle donne l'eau du bain (*a bi ji sene ce min kun*) Dramane Traoré (2021).

Aussitôt la réunion familiale finie, elle appelle la fiancée dans les secrets de sa maison pour l'informer de la décision prise dans le vestibule. À la tombée de la nuit, elle regagne la chambre de son époux, le lendemain matin, elle vient attérir l'eau de bain de son époux et de sa marraine à la porte de celle-ci. Elle passe une semaine dans cette condition à s'acclimater à la fois à son conjoint et à sa famille. Et c'est le début pour elle d'un changement de stade et de cape dans le respect et la gratitude socioculturelle. Au Gantiédougou et plus généralement en Afrique de l'Ouest, le mariage scelle le confort social et culturel de l'homme et l'accomplissement de la femme. Le mariage d'une femme puis sa conduite au quotidien en tant qu'épouse façonnent l'imaginaire collectif du milieu d'étude et de l'égard socioculturel pour ses progénitures. À la fin de la semaine de présentation officielle et de cohabitation avec son époux (*di ce ma*), la fiancée regagne son village et/ou sa famille paternelle. Désormais, elle est une femme mariée, une femme d'autrui. Sa conduite doit être exemplaire à toute épreuve. Dans la dynamique des conseils ci-après de *Mama Téné* à sa fille *Kany* fiancée par le vieux *Famaghan*:

(...) sache désormais te conduire en conséquence. Dans la rue, au marché, partout où tu seras, n'oublie pas que tu n'es plus libre. Tu as un mari désormais. Et les gens t'observent (...) Seydou Badian, (1960, p. 71).

Le Gantièdougou est un terroir agro-pastoral par excellence. En ce lieu, l'agriculture constitue le fer de lance des économies familiales et des rayonnements individuels. En vue de faire face aux rudes travaux de l'hivernage, en cas de besoin, la famille de l'époux demande auprès de ses parents l'apport de la fiancée dans les activités de la saison. Cette volonté est formulée et transmise par le démarcheur matrimonial à la famille de la fiancée. Traditionnellement au Gantièdougou, il n'existe pas de moulin. Toutes les activités de transformation des céréales, telles que le maïs, le mil, le fonio, sont faites à la main. C'est une activité physique intense qui nécessite des renforts à dessein. Disposant de l'énergie juvénile, la fiancée vient aider les autres femmes de la famille à préparer puis à cultiver tout en s'habituant aux codes familiaux.

La présence de la fiancée dans sa belle-famille dure tout l'hivernage. En plus de la cuisine laborieuse, elle participe également aux différentes activités champêtres. Au retour, des champs familiaux, elle investit son champ particulier d'arachide, de coton ou de sésame, entre autres. Cette cadence soutenue dure au moins trois mois nécessaires aux cultures vivrières. Quand finissent les récoltes des différents champs, la fiancée est gratifiée, en reconnaissance de son effort fourni, par plusieurs sacs de céréales en plus des récoltes de son champ personnel. À son retour, elle vient reprendre le cours de la vie. Avec sa provision de cette campagne, commence toute une économie de la femme. Les céréales sont vendues pour acheter des volailles, des bovins ou des caprins. Généralement, résultante de la vie en couple, plusieurs fiancées retournent dans leurs villages enceintes. Quand elles accouchent quelques mois après, le baptême se fait dans le respect des canaux socio-culturels et chez son époux.

Au terme de la grossesse traitée par les décoctions et autres tisanes de la pharmacopée, la fiancée accouche dans la case de la sage-femme traditionnelle (*tin minemusokərɔba*). Pour désigner le sexe du nouveau-né les constructions métaphoriques sont recourues au Gantièdougou. Si l'enfant est de sexe féminin, il est dit *den be gwala*, l'enfant est dans la cuisine /le foyer, dans le cas où c'est un garçon, il est dit *den be bulon kənɔ*, l'enfant est dans le vestibule. De peur des sorciers et des esprits malfaisants, seulement un nombre restreint de personnes a accès au nourrisson dans les quarante premiers jours. Seulement les grands parents de l'enfant et ses géniteurs y ont accès à l'enfant. Conçu en couple, le baptême a lieu dans le vestibule avec un protocole rodé. Symbole d'espoir et de la continuation des arcanes de la famille, l'enfant est accueilli avec honneur et dignité. Qu'il soit dans la cuisine (le foyer) ou dans le vestibule, l'enfant est baptisé selon les vœux de la famille de l'époux. Le huitième jour de la naissance, tôt le matin, elle fait le *segerin* (crème à base de farine de mil) qu'elle distribue dans la famille et aux voisins. Puis, elle les informe du prénom de l'enfant. Au Gantièdougou, à l'instar de plusieurs milieux endogènes, il y a toute

une tradition de prénoms selon l'ordre de naissance Cf. Amadou Traoré (2019, p.82).⁵ Ce jour, les grands parents viennent gratifier leurs époux, leurs épouses (ou leurs rivaux) de cadeaux à la portée de leurs bourses respectives. Au cours de ce baptême, il n'y a aucune immolation de bovin ou de caprin. Seul le *segerin* sert d'alimentation de la fête.

De la sollicitation de la fiancée pour l'hivernage à l'éventualité du baptême, s'il y a lieu, la femme est perçue et traitée dans le vécu et dans l'imaginaire au Gantiédougou comme un levier socioculturel cardinal. Son effort physique, son engagement social et son humanisme à travers la procréation, demeurent des pièces indispensables au puzzle social. Grâce à son nourrisson, gage de sa fécondité, la fiancée peut attendre sereinement la célébration solennelle de son mariage. L'année suivante ou quelques années après, toujours à la demande de la famille de l'époux, le mariage peut être célébré. Selon les besoins et les récoltes, la demande de la célébration s'effectue officiellement à travers les moyens du démarcheur matrimonial. Concernant la date, une consultation préalable des univers ésotériques est de rigueur. Sur leurs conseils, le démarcheur matrimonial vient informer la famille de la fiancée de leur décision. Dans les deux familles, les préparatifs du mariage vont bon train. Les mères (*denbaw*) économisent la fortune nécessaire à ce sacre socio-culturel. La date officiellement communiquée, les deux villages voisins et alliés attendent avec impatience le jour du mariage. C'est seulement à l'issue de cette cérémonie qu'elle change définitivement de demeure, de statut, de désignation sociale. Elle devient *soden* (*so* : maison, demeure, *den*: enfant, donc enfant de la maison).

Par des moyens divers des communicateurs traditionnels, les voisins, les amis, les alliés et tout le clan sont informés de la date convenue. En attendant, chacun à son niveau peaufine, selon sa bourse, les préparatifs du mariage dans une atmosphère de sérénité. Mais avant, le versement de la dot par la famille de l'époux à celle de la fiancée est un impératif. Anciennement, elle s'acquittait de soixante-quinze mille francs CFA et plus (*n'a kunkanfen*) et une vache et son veau (*misiba ani a den*) Adama Seydou Koné (2021). Cependant, cette deuxième partie de la dot, pouvant atteindre quelques années, elle n'est pas exigée avant la célébration du mariage. Cette vache et son veau constituaient le socle d'une économie de la femme, indispensable dans le mécanisme social du Gantiédougou. Nouvellement, le montant de la dot a été réduit à cinquante mille francs CFA. Les conjonctures successives ont fait que la vache et son veau ne font plus que des souvenirs de la dot. Pour le mariage, les *sodentw* arrivent les premiers avec leurs apports tels que des Calebasses, des louches, des mortiers, des pilons. Les

⁵ Selon l'ordre de naissance les enfants sont prénommés spécifiquement pour les garçons Ntji (Nci), Zan, Ngolo..., pour les filles on a Niélé, Niafiti, Niènè...

condiments et épice tels que le *sunbala*⁶, les piments, le *datu*,⁷ l'huile font également parties de leurs apports. Cette arrivée se fait généralement une ou deux semaines avant les festivités du mariage. Elles viennent aider les siens à préparer au mieux, le mariage à venir. La célébration du mariage est une fête majeure en milieu traditionnel comme moderne.

(...) la grande fête traditionnelle, héritage de la coutume africaine, commence le jour de la consommation du mariage et dure généralement une semaine, durée de la retraite des deux époux (...) (Amadou Hampaté Bâ, 1994, pp.145-146).

Les festivités du mariage traditionnel au Gantièdougou ont lieu dans le village de l'époux, à la différence de beaucoup de sociétés traditionnelles. À cet effet, la mariée et son cortège regagne ledit village la veille du jour du mariage. Généralement au Gantièdougou, les jours de célébration du mariage traditionnel sont les lundis et les jeudis. Qu'il soit le lundi ou le jeudi, la mariée est accompagnée par son *denfa* (père, parrain), de sa *denba* (mère, marraine) de ses sœurs, du forgeron de sa famille, des chanteurs et autres danseurs. Le trousseau de mariage laborieusement constitué par les *denbaw* (mères, marraines) est méthodiquement assemblé. Pour ce jour de mariage, il a essentiellement trois lots d'ustensiles de cuisine : le petit (*fitini*), le moyen (*tilance*) et le grand (*belebeleba*). Chaque lot est spécifiquement emballé dans le filet dénommé *celu*. Le plus grand lot de trousseau porte à son extrémité un *sonkala*⁸ Fanta Traoré (2021). Il est toujours porté par une dame de grande taille afin qu'il soit perceptible au loin, tel un signal.

À la porte du village, le groupe attend la tombée de la nuit. Traditionnellement, une mariée n'est jamais accueillie de jour ou dans la lumière. À la faveur du crépuscule, le cortège de la mariée rentre dans le village avec des chansons et des danses. Ils sont également accueillis avec des chansons et des danses. Dans cette atmosphère, il est conduit chez le démarcheur matrimonial. La mariée et sa suite sont accueillies dans une ferveur singulière. À leur arrivée à la lisière du village, le groupe prétexte s'être trompé de route. Conséquemment, il demande de l'aide afin de retrouver le bon chemin. Les villageois leur donnent à boire, par la suite, ils leur indiquent le chemin propice dans une atmosphère de fête imminente. Après les salutations d'usages, les mangers, la famille de l'époux vient leur offrir un coq tout en leur souhaitant la bienvenue. Pendant toute la nuit les différentes chanteuses et leurs groupes se relaient sur la place publique pour donner un avant-goût de la fête. Pour ce jour singulier dans la vie d'un Homme, la mariée est spécifiquement coiffée en natte (ou en *bolokɔ*) Fanta Traoré (2021). Son habillement répond aussi à un code socioculturel. La mariée porte un grand boubou blanc et un foulard teinté à la couleur artisanale noire. Cependant, dès qu'elle rentre dans le village, elle se défait de cet

⁶Boulette de condiments faite de graines de néré fermentées.

⁷Condiment à base de graines d'oseille fermentées.

⁸Bâtonnet traditionnel taillé dans du bois, il est exclusivement utilisé par les femmes dans la cuisine.

accoutrement pour prendre un complet d'une de ses *niməgəniw* (sœur de son époux). Le premier complet sera offert plus tard à une vieille.

Le lendemain, la famille de l'époux offre aux hôtes des chèvres. En effet, deux chèvres leur sont offertes mais jamais de menon (*bajaga*), mais un bouc (*bakoron*) et une chèvre (*bamuso*), un vieux coq (*se kəɾə*) une vieille poule (*se musokəɾə*) aux hôtes. Ceux-ci jugent et apprécient les présents offerts qu'ils peuvent agréer ou refuser. S'ils les acceptent, ils font égorger le bouc le matin, la chèvre le soir avant de demander la permission pour regagner leur village le lendemain matin. Si la demande du retour est agréée, tôt le matin les accompagnateurs de la mariée retournent dans leur village. Contents et honorés d'avoir rallumé la flamme ancestrale du mariage, ils retournent sur leurs pas. Avec dignité et cohérence, ils préparent les mariages des futures festivités du même ordre.

À la suite de la célébration du mariage, qui dure à peine deux jours, la nouvelle mariée (*kəɾəmuso*) reste avec son époux. À la fin des deux premières semaines, elle rentre chez ses parents une ultime fois (*kile tan ni duuru ke*). Partie avec une portion de son trousseau pour la célébration du mariage, elle repart chercher le reste. Elle profite de cette dernière visite pour se gorger de sagesses, de conseils, de connaissances ésotériques et de la pharmacopée nécessaires au bon fonctionnement de son foyer. À l'issue de cette visite, elle revient chez son époux certes avec le complément de son trousseau, mais aussi, elle est accompagnée d'une de ses jeunes sœurs (*kəɾəwuluni*). Celles-ci viennent l'épauler pendant un temps dans ses tâches ménagères et bercer son nourrisson.

Doit-on aussi signaler, socioculturellement, les jeunes frères ou sœurs de l'époux de la nouvelle mariée sont nommés *niməgəninw*. Ceux-ci avec la plaisanterie sur le modèle du cousinage à plaisanterie (*senin kunya*) et leur complicité attestent de l'adoption réussie ou non de la nouvelle mariée. Les jeunes frères de l'époux la taquent au besoin pour mieux lui faire assimiler l'idée ou la philosophie du groupe qu'elle doit consolider. Les petites sœurs, quant à elles, l'introduisent dans le secret de la famille et l'informe de la conduite à tenir à toute épreuve. Qu'ils soient hommes ou femmes, la nouvelle mariée, dans l'immédiat où à l'avenir, doit étroitement collaborer avec ses *niməgəninw* pour mieux s'intégrer d'une part et d'autre part s'inscrire dans le canevas traditionnel d'épouse. Au cas où elle ne parviendrait pas à s'entendre avec ses *niməgəninw*, elle aura une existence émaillée de conflictualités avec son époux et surtout avec la famille de celui-ci. C'est ce qui explique la position délicate des *niməgəninw* dans l'univers du mariage au Gantièdougou. Cette camaraderie ou collaboration (ré) créative et bien inspirée est un des secrets de la réussite de toute épouse.

Après la célébration solennelle du mariage traditionnel au Gantièdougou, il n'y a point de divorce. Dans la perception et leur imaginaire, le divorce est un déshonneur.

Cependant, depuis le début de l'union, le couple (*furudenw*) est convaincu que leur union est scellée pour la vie. Et donc, il doit survivre aux incompréhensions et aux conflictualités inhérentes à toute cohabitation. En conséquence, le divorce demandé par l'un des conjoints n'obtient point d'avis favorable du vestibule. Les différends sont tranchés selon la règlementation traditionnelle du mariage. Le fautif est sanctionné par les aînés et la vie peut reprendre son cours normal sans aucune autre forme de transition. Dans ce cadre vivant et mouvant du Gantièdougou, le rituel du mariage se vit avec singularité. Tout en mettant le sens de l'humain, de la fratrie et des relations humaines en exergue, la performance du mariage est réceptive aux souffles et aux réalités socioculturelles ancestrales. Passionnée de labeur et longtemps immergée dans les cercles de socialisation, la mariée vient sous-tendre la continuité de la lignée de son conjoint.

Après la célébration du mariage et l'installation définitive de la mariée, elle ne doit plus être fréquente chez ses parents. Elle doit œuvrer exclusivement au fonctionnement complexe de son foyer. Elle ne doit retourner chez ses parents qu'en cas de *tulotine* (disparition, mort) ou *here* (bonheur : mariage, circoncision, baptême). Le second point de cet article traite le mariage traditionnel sous le prisme de quelques genres oraux.

2. Le mariage au Gantièdougou, une spécificité de proverbes et de chansons

L'expressivité et l'enseignement du mariage traditionnel se prolonge avec le didactisme de quelques genres de l'oralité. En effet, pour mieux véhiculer son sens et ses modalités, les genres du proverbe et de la chanson ponctuent les vies humaines. Le second comme le premier sous-tendent la vie traditionnelle et ses versants. Le proverbe, de par sa charge didactique, distille la philosophie du mariage et ses différentes perceptions. Socioculturellement, le proverbe est un genre oral de portée large et contextuelle. Il parsème toutes les performances majeures. Pour le Père Charles Bailleul,

(...) les proverbes et sentences relèvent dans une forme souvent concise la sagesse d'un peuple, sa manière de concevoir la condition humaine et les relations sociales, son code d'honneur et de morale (...) (2005, p. III).

Cette étude retient un corpus de sept (7) proverbes énoncés au cours de la performance du mariage. Les conjoints sont spécifiquement interpellés par les ressources de l'oralité à s'inscrire dans une dynamique ancestrale. D'abord, elle doit faire sienne une devise qui tient en un tercet.

(01)Ka da Ala la,	Avoir la foi,
Kana kərətə,	Demeurer patiente,
Ani ka ko kun...	Et cultiver l'endurance/ la résilience...

Ce triptyque viatique (foi, patience, endurance/ résilience) demeure la clé de la réussite d'une épouse, les raisons de son intégration et la source de ses égards socioculturels. Ces qualités ne demeurent pas moins le socle de la réussite future de ses enfants. L'humanisme du mariage en général, des traditions en particulier, sert de trait d'union entre le passé et le présent, le passé et le futur. Avec cette portée aux contours complexes, le mariage est perçu comme une étape non une fin.

En couple, dans le quotidien comme dans la société, savoir se comporter est une représentation mentale imagière pour l'homme, mais beaucoup plus pour la femme. Pour elle, ce savoir-être est vital. Elle doit être apte à tenir sa langue (*ka se a da la*). Elle ne doit prononcer que le juste mot nécessaire. Ce faisant, elle s'émancipe des délations et des calomnies qui lui sont immanquablement préjudiciables. En plus de la fidélité indéfectible à son époux, elle doit savoir impérativement user à bon escient de son pied (*ka se a sen na*). En effet, socioculturellement, au Gantiédougou, la femme doit être maîtresse de la maison (*muso ye sokəno fen de ye*) pour la construire avec sérénité et bienveillance. Mais force est de reconnaître qu'avec son autonomie relative, la femme se crée ainsi toute une économie dans cette société profondément patriarcale.

Persuadé que l'action de la gent féminine est au cœur du mécanisme social, le mariage traditionnel y prête une oreille attentive. Avec sa construction sociodidactique, le mariage se vit avec un grand espoir. Fait de rencontres, de souvenirs et d'aventures, le mariage, ce propos socioculturel, au degré d'authenticité saillant célèbre la femme. Elle se construit et s'émancipe au gré de sa conduite et de son labeur. Elle perçoit autrement sa vie tout en perpétuant une tradition. Construction aux variations séculaires légitimes, le mariage est le prolongement de la vie telle que le stipule cette sagesse :

- (02) Furu ye sutura ye, Le mariage est protection mutuelle,
Furu ye jigiya ye... Le mariage est espoir...

Les femmes sont couronnées par le mariage pour un avenir probant. La mariée est plus encline à endurer les rudes conditions de foyer conjugal en milieu rural tel un sacerdote. Ce faisant, ultérieurement, ce sacerdote marital et familial aura comme récompense des enfants aux destins exemplaires. Grâce à ce viatique de leur mère ayant scrupuleusement respecté les principes immuables du mariage traditionnel, ils triomphent ultérieurement presque de toutes les adversités.

Ensuite, le mariage est noué avec méthode et bonne foi.

- (03) An y'an den di i ma, Nous vous avons donné notre enfant,
Ni an bolo fila ye... Avec nos deux mains...

Les deux mains symbolisent l'adhésion sans faille des parents de l'épouse à l'union. Mais l'époux se doit d'accompagner sa femme. Conséquemment, il est mis en garde contre les écarts, voire des déviations socioculturelles.

(04) Murunin dajan, Le couteau très bien aiguisé,
O be furu sa... Conduit au divorce...

La langue, avec sa portée ambivalente (bien/mal), est comparée à un couteau. L'époux ne doit aucunement injurier les parents de son conjoint.

Enfin, un vœu est formulé pour la fécondité du couple :

(05) Ala ka furu ke Que Dieu fasse de ce mariage
Furu danga ye, Un mariage de saleté/ de fécondité,
Ala kana furu ke, Que Dieu ne fasse pas de ce mariage,
Furu besε ye... Un mariage de propriété/ de l'absence de fécondité...

Pour l'homme du Gantièdougou, un mariage est le synonyme de saleté suscitée par la procréation, les progénitures. Il ne doit pas être un mariage de simple propriété et de coquetterie surtout pour la femme au risque d'être mise au ban de la société. L'homme est appelé à ne pas acculer son épouse.

(06) Məgə te i ka L'Homme ne doit pas
Bokelen be fesεfesε... Trop fouiller dans ses propres déjections...

À ce niveau, les parents de la mariée convoquent l'esprit d'accompagnement, de compréhension de l'époux. Il est appelé à être compréhensif à la limite indulgent à l'endroit de son épouse. De ce fait, il est impérativement demandé à l'épouse de savoir tenir sa langue en toute circonstance.

(07) Ka i kənofoɲogon Faire son confident
K'i ka kunkərodonnan ye... Exclusif son oreiller...

Au Gantièdougou, la philosophie, première du mariage, en plus des besoins naturels, est la continuité quasi obligatoire de la lignée par la fécondité. Le mariage et son univers revitalisent irréversiblement le cycle toujours renouvelé de la vie. Tout en attestant l'extraordinaire capacité de l'espèce humaine à vouloir vivre tout en prolongeant la vie, le mariage permet aux habitants de faire scintiller la particularité de l'universalisme du mariage. Vivier d'expressivité, il est la continuité d'une philosophie de vie. La femme de tout temps est la légataire attitrée des valeurs sociales structurantes. Ses codifications font des femmes des icônes du Gantièdougou profondément patriarcale

En plus des proverbes qui ponctuent les différentes performances des festivités, le genre transversal de la chanson est largement usité. Il constitue un bréviaire d'enseignements efficaces du mariage. La chanson et sa portée dans les cultures orales Ouest africaines ont été soulignées par Seydou Camara en notant que c'est «(...) une

composition dont les paroles sont poétiques et allusives. Il (*dankili*) est lié à tous les grands moments de la vie sociale (naissance, circoncision, mariage)...» (1990, p. 43 et suivantes). Elle est consubstantielle à toutes les activités socioprofessionnelles. Des parcours du quotidien à ceux du mariage, la chanson fait le Gantièdougou. En faisant un clin d'œil aux activités socioculturelles saillantes, la chanson du mariage met en exergue toute une représentation de la gent féminine. Avec l'expérience de l'identité voire de l'altérité avec les aires culturelles voisines, les chansons du mariage (*kɔɲɔ donkili*) du Gantièdougou insufflent à la mariée par la portée du verbe, la force nécessaire à affronter la vie conjugale et ses aléas multiples. Dans le répertoire assez fourni des chansons du mariage (*kɔɲɔ donkili*), la présente étude a estimé nécessaire de retenir celle qui suit.

I mana wa le walidennin,	Quand tu pars enfant d'autrui,
I mana na wale dennin,	Quand tu pars petit enfant,
Baara ke de...	Tu dois travailler dur...
Fosi tɔ sɔrɔ ni baara tɛ de,	L'on a rien sans peines,
5 I ki buranke ke, i Fa ye,	5 Fais de ton beau-père, ton Père,
I ki buramuso ke i Ba ye	Fais de ta belle-mère ta Mère
I ka nimɔgɔniw ke i tɛriw ye,	Fais des frères et sœurs de ton époux des amis,
Fosi tɛ sigi ja baara kɔ de...	C'est le travail seul qui vivifie la cohabitation...

Cette chanson met l'accent tout particulièrement sur quelques valeurs forces du Gantièdougou : le labeur, le respect et l'entente avec la famille de l'époux. Avec le respect de cette consigne, la nouvelle mariée aura à coup sûr une vie relativement calme, loin des tumultes inhérents à toute cohabitation. À présent, l'étude aborde sa troisième articulation qui analyse le mariage traditionnel et les mutations sociales.

3. Le mariage traditionnel du Gantièdougou face à la modernité

Nouvellement, l'institution du mariage traditionnel du Gantièdougou est peu vivifiée. Plusieurs facteurs et réalités socio-culturelles corroborent ce changement de paradigme. Pour ce faire, dans cette dernière articulation de l'étude, analyse le mariage traditionnel du Gantièdougou au prisme avec l'exode rural, l'islamisation et la christianisation, la scolarisation, la démocratisation et la globalisation. Ces phénomènes ont profondément contribué à faire reculer, en plusieurs endroits, les cérémonies traditionnelles dont la célébration du mariage traditionnel de Gantièdougou. Depuis la décennie 1970, le Gantièdougou connaît une vague migratoire de ses jeunes vers notamment la république voisine de la Côte d'Ivoire qui connaissait alors une embellie socioéconomique. À côté de cet exode rural, plusieurs jeunes émigrent vers la capitale du pays, Bamako. Ces différents mouvements ont conduit à des mutations profondes. Les jeunes voient et côtoient d'autres réalités socioculturelles qui leur permettent de se réaliser autrement, tout en relativisant les

acquis. À ce titre, l'exode rural, à l'intérieur du Mali ou la migration dans les pays voisins, conduit toujours à une interaction. Cela impacte, à bien des égards, plusieurs valeurs traditionnelles et plus spécifiquement le mariage traditionnel.

À la suite à l'incursion d'Almamy Samory Touré, l'Islam s'est progressivement implanté au Gantièdougou. Le Christianisme, quant à lui, est un avatar de la tempétueuse colonisation française. Depuis ces deux religions révélées sont devenues des réalités sociales au Gantièdougou. Par conséquent, l'Islam et le Christianisme impactent les manifestations traditionnelles telles que le mariage traditionnel. Les jeunes, s'insérant dans le moule social moderne, sont beaucoup plus inspirés par telle ou telle religion. De ce fait, leurs mariages sont célébrés selon les canaux de leur confession. De l'Islam au Christianisme, les confessions monothéistes constituent une menace pour la continuation du mariage traditionnel au Gantièdougou. À l'analyse à la colonisation, la scolarisation s'introduit dans la pratique éducative au Mali en général, au Gantièdougou en particulier. Cette nouvelle donne de formation hybride les différentes visions du monde. Les jeunes, pour l'essentiel, sont scolarisés dans les structures de l'État ou des promoteurs privés. De plus en plus, avec la démocratisation et la globalisation, surtout l'accompagnement de plusieurs Partenaires Techniques Financiers (PTF) et des institutions onusiennes telles que l'UNICEF, les jeunes filles vont de plus en plus à l'école. Cette formation a conduit à changer profondément les mentalités et à influencer les pratiques socioculturelles. Ainsi, les jeunes filles comme garçons veulent désormais choisir eux-mêmes leurs conjoints pour la vie. Ils ne veulent plus qu'on leur impose encore des époux ou des épouses au nom des traditions, d'où les profondes incompréhensions de part et d'autre.

Depuis plusieurs décennies, de gré ou de force, l'essentiel du monde connaît la démocratie comme modèle d'administration. Pour l'Afrique francophone surtout de l'Ouest, ce mode de gouvernance a été édicté suite au discours de la Baule du président François Mitterrand. Avec ses libertés multiformes, la démocratisation a profondément décroisé les mentalités. Les jeunes de tout bord s'enracinent dans les valeurs démocratiques et s'opposent à plusieurs pratiques ancestrales souvent avec rébellion. Ils s'éloignent de la philosophie du groupe et de l'anthropologie sociale séculaire. Une décennie après la démocratisation, la globalisation donne un coup de grâce à plusieurs valeurs traditionnelles. Le monde devient un village planétaire qui permet aux jeunes de faire une immersion dans plusieurs canaux de socialisation via les réseaux sociaux. De-là, nombre de jeunes privilégient de plus en plus les valeurs nouvelles du monde globalisé ou le syncrétisme (traditions/modernité). Aussi, faut-il souligner, pour des raisons de garantie et d'adéquation avec le monde contemporain, de nos jours, le mariage à la mairie procure l'acte de mariage pour ce faire, il devient tendance. Cette production de papier légitime davantage tout en donnant la primauté de l'union matrimoniale moderne sur celle traditionnelle qui a comme fondements le serment et le respect de la parole donnée.

Conclusion

Au Gantiédougou, le mariage est une institution socio-culturelle séculaire. D'hier à nos jours, il est à la fois l'embellissement de la femme mais aussi la socialisation nécessaire de l'homme. Il permet à l'une et l'autre de mieux s'enraciner dans les canaux culturels spécifiques. Avant ses festivités codifiées, l'épouse est méthodiquement choisie. Elle est fiancée après une fine recherche sociohistorique. Selon les besoins, elle vient faire l'hivernage dans sa belle-famille avant de retourner auprès des siens à la fin des récoltes. Le mariage est organisé après des préparatifs diligentés par les démarcheurs matrimoniaux. Pendant deux jours, le village célèbre la nouvelle mariée avec des chansons et des proverbes, hautement didactiques. Deux semaines plus tard, la mariée retourne parmi les siens pour chercher le reste de son trousseau de mariage et se gorger de conseils de ses marraines (*denbaw*). Cette forme de célébration ancestrale de la femme et de la vie connaît nouvellement des mutations. L'islamisation, la christianisation, la colonisation, l'immigration, la globalisation et les médias sociaux la menacent profondément.

Références bibliographiques

- BÂ Amadou Hampaté, 1994, *Oui mon commandent*, Paris, Flammarion.
- BAILLEUL Père Charles, 2005, *Sagesse Bambara: proverbes et sentences*, Bamako, Donniya.
- BADJAN Seydou, 1964, *Sous l'orage*, Paris, Maspero, 183 p.
- La sainte Bible (de Jérusalem), version électronique, consultée, les 24 et 25 août 2021.
- Le saint Coran, 1992, traduction du roi Fahd.
- CAMARA Seydou, 1990, *Tradition orale en question-conservation et transmission des traditions historiques au Manden : le centre de Kela et l'histoire de Mininjan*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris.
- SANOKO Soumaïla, 2010, *Le Royaume du KénéDougou 1825-1885*, Bamako, Imprimerie Bamakoise, 222p.
- TRAORÉ Amadou, 2019, *Rapports sociaux de sexe au Mali*, Ségou, Yèrèdon, 310 p.

Autres

KONÉ Adama Seydou, quadragénaire, juriste, ressortissant de Zana, cercle de Kolondièba, commune rurale de Kolosso, entretien enregistré le 14 décembre 2021.

TRAORÉ Dramane, ressortissant de Bènogobougou (Bougoula), Cercle de Kolondièba, commune rurale de Kolosso, quadragénaire, forgeron, entretiens enregistrés le 12 septembre et le 23 octobre 2021.

TRAORÉ Fanta, quinquagénaire, habitante de Zanguala, Cercle de Kolondièba, commune rurale Kolondièba, forgeronne, entretiens enregistrés le 24 novembre 2021.